

EMIL AÏKOU

SHARK
LA MORT DU PÈRE

Publibook

Dialoguez avec l'auteur, et retrouvez cet ouvrage accompagné de la critique de notre club de lecture, des commentaires des lecteurs, sur le site PubliBook. com :

<http://www.publibook.com>

PubliBook. com, Paris, 2001

Ce texte publié par PubliBook. com est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

PubliBook. com, Republic Alley
18 rue du Faubourg du Temple
75011 Paris France
Tel: 33 (0) 1 47 00 05 07

1.

Du bout du doigt, sous le pongé de son peignoir, je reconnais l'écrin gardien de son sexe, me rappelle sa couleur. Toutes je les découvre, rien qu'au toucher, exercice imposé aux prémices du soir. Par la maille de dentelle, la couture surpiquée, celle-là est blanche toute simple. Son grain de peau aussi me dit, s'il est du dos, de l'aréole piquetée de granules à l'approche du téton ou le satin de sa cheville ; et toute la gamme en rut patiemment descendue dans le noir absolu.

La chaleur moite du tissu soyeux irradie aux tâtonnements une chaleur intime Dentelle ajourée, roulée à l'aine et disparaissant aux commissures des attaches. Pourquoi blanche ? Premier indice, le soyeux avec les découpes de la résille délicate de fleurs incrustées en broderie. A l'orée du tissu, passage du toucher à l'image qui se projette sur l'écran de ma rétine, je lis la guirlande d'un semis de fines pâquerettes à la bordure de l'ombre enfermée, voile renflé, doublé vers le précipice tenu serré par les lèvres de sa bouche d'amour.

Pétale avant pistil, double peau fragile, qui épouse exactement failles et rebondissements cachés. Lingerie libertine élaborée par les fantasmes d'hommes séduits depuis les premières bacchanales, hommage à Vénus. Soie sertie aux hanches, dégageant l'œil malicieux du nombril, bridé à l'orientale, attentif à la mesure de l'envahisseur braqué au sommet du ventre.

Surplombant ce cyclope, ciselé en pleine pâte, s'attache le délicat échafaudage d'où partent en ogives les colonnes glissées sous le slip, pour amarrer d'un système de rubans biseautés le haut du bas bordé d'un renfort assurant la prise. Elle est assise, déhanchée dans un chaste mouvement approprié qui ferme mollement ses cuisses. Son regard déjà loin jure que je suis beau pour l'amour d'elle. Aujourd'hui, elle est entrée directement dans la chambre pour reparaître, entre deux gorgées de vodka volées au passage dans mon verre, encocoonée dans son ample peignoir. Impassible à cette mise en scène je suis resté silencieux. Je lui laisse le soin de me déshabiller. Elle glisse vers moi sans bruit. Le cuir du canapé n'a pas produit ce chuintement feutré à son assise. Sa main droite, plume légère mais parfaitement déterminée, s'arrête au centre des plis convergents de ma flanelle. Je lui tends mon verre, alors que ma main gauche parcourt l'entrebâillement offert. Je chemine sur une plage de peau chaude. Le pouce sur le Nylon renforcé, le petit doigt guidé au léger soulèvement du slip, à l'étirement de la jarretelle. Je roule quelques frisures, de fine toison échappée de l'ourlet.

J'écarte les doigts, tendus à l'extrême pour ne pas quitter encore le bas roide, avant de les regrouper pour favoriser l'avance. Dans ma reptation je finis par couvrir l'entier renflement triangulé.

C'est chaud, brûlant après la fraîcheur de sa cuisse. Nos approches reptiles se répondent, progressions savantes et mesurées, volontairement suspendues grâce à une lucidité encore intacte, conscients des pulsions naissantes. Les premières caresses ont commencé selon un rituel intangible. Elle m'a surpris par son arrivée et ses jeux malicieux.

Elle m'aime. Sa décision le prouve. Un petit crissement plastique zippé et saccadé m'apprend que je suis découvert. Elle ose des gestes imprévus. Braguette béante. Instant de soulagement. Elle a libéré mon sexe comprimé, déformé dans l'espace devenu insuffisant de la poche kangourou. Paquet informe, chiffonné. Appendice inconsistant. Petits sacs à couilles endormis. Ils enflent au ralenti, débordant à l'envi le coton mercerisé. La pression des battements amplifiés de mon sang, pulsé par sa manœuvre, dégage de son aire la cerise au bout de la hampe, agacée du frôlement précis de l'ongle de son pouce. Elle dépouille complètement le bigarreau luisant et violet comme un cœur de pigeon. Son geste coulissant, distend le frein reliant la tête à l'étui et donne au gland dévoilé sa forme d'ogive parfaite. Casque de soudard paillard, soldatesque d'un film d'Eisenstein ou de quelque chevalier teutonique encaparaçonné.

Bandé, j'existe par cet axe de vie vibrant, né de sa féminité aux odeurs suaves. Elle a déjà créé cette délicieuse douleur d'une raideur incontrôlable. Tellement intense que je vais l'éprouver jusqu'au premier jet d'ambre ; et pour longtemps. J'ai des souvenirs de totale nuit, tendu. Mais ici, il me faudra attendre ses premières fantaisies, dosées pour me faire patienter.

Des parfums précieux naissent de ces caresses. Les bruissements imperceptibles de linges déplacés, annonceurs de mise à nu. Son haleine ample et chaude voile sa voix. Préludes amoureux où les mouvements se calment pour lire la plus petite parcelle d'épiderme. Ni le lieu, ni le temps n'ont

d'importance. Une bulle de cristal se referme sur nous. Il n'y a plus ni elle, ni moi ; les deux hémisphères se soudent reformant la pomme originelle. Chaque geste prolongera l'autre, à l'opposé de la morne solitude de ceux qui épuisent les plaisirs solitaires.

Dupes, ni l'un ni l'autre, complices depuis tant d'années, nous savons que ces prémices annoncent des jeux imprévisibles dont les règles ne sont pas figées. Le temps n'est pas compté ; seul l'épuisement de l'un arrêtera les audaces de l'autre. Je sens que la nuit sera longue...

2.

Arrivée à huit heures dans l'entrée du loft, je devine sa présence, son eau de toilette, le santal, chatouille agréablement mes narines. Quand je franchis la porte, je change de monde avec la sensation d'avoir perdu pied dans cette journée banale où quelques îlots de beautés fugaces ont disparu de mon magasin d'antiquités. Etranges mirages disparus, glissants sur le vernis du jour. Dont ce cabinet à secrets vendu, épave sauvée des délires de l'histoire, qui a nourri mes fantasmes d'une époque révolue.

A l'heure de la mort, chacun revivrait son existence en un éclair. Pour moi, ce flash se produit au moment précis où je pénètre dans notre univers. Défilent les épisodes des dernières heures. Le meuble, la gravure, le livre et cet ivoire délicieusement obscène, dispersés. Pour des destinations inconnues. Avec ce petit pincement au cœur, sentiment de perdre des morceaux de moi-même.

J'ai vendu le cabinet hollandais en bois d'ébène dont les panneaux enchâssent les saynètes d'une mosaïque d'ivoire. Figurines hiératiques où j'ai cru déceler quelques détails cachés par l'imagination d'un ciseleur au burin guidé de ses rêves inavoués. Etourdi d'une nuit d'extase, le graveur a signé sa reconnaissance dans cette bourse de hauts-de-chausses, plus grande que nature. La gentille dame en

miroir sur la plaque voisine a un bouton de son corselet malicieusement défait dévoilant l'abandon d'un sein. Le testin pousse une saillie peu compatible avec la procession qui défile dans le lointain.

Le chaland bardé de breloques dorées m'écoute. Je lui sers ma pratique alors qu'il se pavane avec sa trop jeune maîtresse. Il va acheter un trésor pour se payer le cul de sa limace fardée, ravie d'engranger de la matérielle. Pendant qu'il se demande si son placement est à la hauteur du temps consacré à ses branlettes expéditives.

Il me souille d'un oeil glauque. Ici sur ma chemise de soie dont l'ampleur ne préserve pas l'ombre auréolée de ma poitrine ; là, sur mon ventre brillant, laqué d'un pantalon en agneau glacé noir.

J'étais tranquille et ailleurs au milieu des reliques du passé, déjà chez nous quand leur présence a éveillé mon regard sur ces petits personnages magiques. La nuit se prépare le jour, nourrie des sensations, d'odeurs, de couleurs, de rugosités saisies au passage. Cire, moisissure, incarnat, blondeur de loupe plaquée, galuchat de peau sur la garde d'un sabre samouraï. Les sens en alerte se gorgent du plaisir de la possession.

Bonne journée pour la pratique. La gravure de Hans Bellmer a tout de suite accroché ma visiteuse. Je n'avais pourtant pas perçu sa présence. En tailleur feuille morte, elle se déplace fondue dans les patines environnantes. Sa grâce animale à contourner les obstacles provoque chez moi un déclic de sympathie. D'un geste délicat elle saisit l'encrier de porcelaine pour le mirer. Et puis, la

transfiguration de son visage séduit par l'image. L'estampe de Bellmer l'a figée. Lentement ses yeux se plissent, un léger sourire souligne ses lèvres florentines qui s'étirent aux pommettes rosies, manifestation secrète de son émotion.

Deux heures durant nous avons détaillé la bottine lacée, le talon convexe, le bas sur la courbure du mollet, la désarticulation du corps aérien aux multiples arabesques... Concentré d'amour vénal et de ses accessoires. Sœurs dans le plaisir d'aimer cette image, rassurées par des frôlements retenus, complices d'évocations sulfureuses, nous étions fugitivement sûres de nos pensées perverses. Cette belle amoureuse jubile d'enrichir de sa découverte la prochaine scène d'amour qu'elle va conduire. J'imagine même la chaleur moite de son ventre prête à de futurs ébats.

Réconciliée par cette rencontre, assise dans une bergère les yeux fermés, je caresse mon sein droit, la main gauche en conque pour en apprécier tout le poids et la rondeur, le téton pressé entre le pouce et l'index. L'autre main balaye la couture tendue et glissante du cuir glacé. Va et vient indécis. Détente privilégiée à la reconnaissance des confins du corps dans ses formes et à l'éveil de nouvelles plages voluptueuses.

Mes mains ne saisissent ni ne cherchent ; elles tâtonnent et repèrent la carte de chemins endormis.

Encore trois heures avant de me clouer à toi, de t'absorber dans une architecture magique de membres entrelacés. En cette absence, nos deux piles se déchargent, la mort au bout. Notre mécanique d'amour procède du collage des phases

de nos sexes.

Attente alanguie. Le carillon de la boutique me réveille. Le clampin vient pour ce livre qu'il a vu dix fois. Il le veut, le prend, ne discute plus le prix et s'enfuit presque affolé par son audace. Les gravures de Lavater partent pour un oubli certain dans une bibliothèque poussiéreuse, à lui seul réservée.

Je ne l'ai même pas regardé. Seule l'évidence de son passage est tracée par l'odeur composite de poussière, de pipe froide, et vaguement de corps négligé, à la toilette bâclée. Il doit se réfugier dans une quelconque collection d'orgasmes manuels. Idem du trésor d'Arpagon, fragile tas d'or, qui rassure la viande mortelle. J'aime mes objets. Intelligence matérialisée, transfigurée par de savants assemblages de matières étranges et adéquates.

J'ai le talent de réunir l'hétéroclite bazar qui génère l'envie de possession. Je décharge la vacuité de l'ordinaire par la recherche de l'insolite. Pas dupe du résultat final. Je somnole, bandant doucement, vivante de mes caresses, dans l'attente du passage de la porte secrète de notre antre.

Patience ! Le cimetière des ombres disparues, désacralisé par les modes fugaces, est le seul environnement tolérable de ma vie diurne.

Le coucher de soleil arrive, se sera la dernière visite — je l'ai décidé — devant un café serré, romain, dans l'arrière boutique. Un couple vient d'entrer, par hasard vu leur dégaine. Ils annoncent une lointaine province insipide.

Lui, notable guindé et ampoulé, peut être maire et

pourquoi pas député. Elle, mère courage, dame patronnesse, probablement fidèle. Elle piaille flûté sans négliger quelques fielleuses saillies sur la jeunesse du canton. Leur escapade lui a aussi permis de changer de tête chez un friseur en vogue.

Ils polissent loin de leur circonscription et recherchent un témoin de ce fabuleux week-end. Après les étonnements des spectacles inconnus, soupers fins, femmes à poil gambillant sur la scène, le parcours se termine chez le marchand de souvenirs pour découvrir l'insolite. Ils se sont jetés chez moi parce qu'il est temps de conclure. L'ivoire chinois un olisbos posé sur le meuble rognon les arrête. Sa fonction n'est évidente qu'au connaisseur. Forme oblongue légèrement courbée, intaillée finement de corps de femme, dont l'une à la chevelure caractéristique des Geishas culminant l'utile bout précise l'usage. Le buste aux seins ondubiduliformes, les hanches effacées, les jambes jointes se contorsionnent sur la lisse cambrure. Le format et la rondeur de l'ivoire sont significatifs d'un érotisme subtil réservé à des favorites raffinées. Il sent encore le musc et son poli a la douceur d'une chair secrète. Ces deux-là osent repartir avec lui pour l'enserrer dans quelque table de nuit, d'où il sortira les soirs de comices agricoles. Je souhaite qu'elle n'oublie pas l'ustensile qui compensera la fainéantise vineuse des fins de banquets oblitérant les bandaisons trop rares de son mari.

Sept heures et demie. Je ne suis plus là, je ferme, déjà transformée par l'urgence de toi.

3.

Une odeur insistante de santal et de tabac blond marque son passage. Dès l'ascenseur sa présence était évidente. Habituellement la première, en passant la porte je lâche mon sac sur la moquette, jette mes clés dans le drageoir d'onyx sur la console garnie d'une gerbe de fleurs fraîches. Poignée de senteur étalée dans la coupelle de Daum aux pâtes mixées de bleu et de mauve. Tout est blanc, noir ou invisible de verre. Les seules couleurs admises irradiant des tableaux et des sculptures offerts aux regards. Notre musée patiemment construit en parfaite connivence. Aucun étranger n'a foulé l'endroit, souillé de commentaires abscons nos découvertes.

Aucune frivolité décorative. Lumière halogène, sols, murs et plafonds immaculés, jusqu'à la baignoire de Carrare qu'il a dessinée sous l'immense verrière. Dans cet espace circulaire, les inévitables commodités trouvent leur place dans les vides des courbes. Enorme volière cylindrique haute de dix mètres, vagin secret d'une des colonnes du temple de Salomon. Il a fallu casser les niveaux de la carcasse de l'immeuble pour créer cette folle gélule.

Des escaliers de fer laqué distribuent les étages. L'ascenseur panoramique en glace s'élève directement du parking souterrain, traverse les niveaux dans une large gaine aux murs garnis de peintures, terminée en dôme, pour arriver dans une niche d'où la vue s'étale sur ce chœur d'une église

profane. Des entreprises étrangères au pays se sont succédées sans connaître la finalité des travaux. Et puis il cultive des complicités italiennes garantes de discrétion.

La résille des coursives donne son échelle aux volumes ; l'élévator glisse sans bruit entre les plateformes suspendues environnées de cascades verdoyantes alimentées par un réseau d'arrosage automatique. La domotique gère le confort, toutes les installations, surveillance, climatisation, pendant nos longues absences. Un Sicilien muet, cerbère intraitable, assure l'entretien et les approvisionnements programmés sur l'ordinateur. Il loge dans un studio, un bunker avec les écrans de contrôle, et l'armurerie, accolée dans l'immeuble voisin.

D'habitude, mon premier geste est de pulser le boîtier qui commande le remplissage de la baignoire. Il est là, sur un croissant de cuir blanc, savourant une vodka à l'herbe de bison, les yeux plissés. Je me sens à poil. Piquant son verre au passage, il en profite pour me saisir, malaxant à pleine main de chaudes profondeurs entre mes cuisses. Nos lèvres s'effleurent. Signes codés, baiser amorcé, gorgée d'alcool, pression exploratrice, regard bleu complice, volupté naissante.

Son retour avancé est le signe d'une victoire après un coup difficile. Donc que je le garderai au gré de mon caprice. Je me dégage en ondulant pour me dégager de sa prise, file par l'ascenseur au sommet de la tour derrière les miroirs sans tain, en abîme, d'où je vois sans être vue.

Pas le temps de plonger dans un bain ; l'attente serait trop

longue. Je roule mon boxer noir, poignée mousseuse que je porte instinctivement à mes narines. Chemisier arraché, je pique une serviette rêche qui me sèche. Une bombe brumisante et puis le vaporisateur Napoléon III, bulbe de cristal taillé, rouge écarlate, à la poire tressée d'une guirlande de passementerie aux longues filasses de soie noires. Extrait d'un parfum séveux. Je sais qu'il aime les odeurs de mon corps. J'ai la certitude de son impatience. Plus d'ablutions entraîneraient son impatience.

Cinq à six minutes à peine se sont écoulées depuis le claquement du verrou. Je choisis une culotte blanche échancrée. En pantalon aujourd'hui, je n'avais pas mis de bas. Il aime ces gaines luisantes. J'en enfile une paire en vitesse. Se souviendra-t-il que j'étais en jodhpurs de cuir ? Le porte-jarretelles s'impose. Je sais l'effet produit. Je choisis le colimaçon. L'ai-je bien descendu ? Il m'observe alors que je me déhanche. Les pans du peignoir dénoué s'ouvrent. Immanquablement il doit tout déceler, même fugitivement. Il me détaille et je mouille de son oeil qui fixe l'ombre mordorée au bas de mon ventre. L'imbécile démarche des femmes montant ou descendant à jambons collés, s'asseyant en tombant parce que gênées aux entournares, m'est inconnue. Pire, je grimace devant ces rombières à la vulve coincée dans d'horribles jean's ou de ridicules jupes-culottes, s'affalant cuisses béantes, se croyant protégées par des bouillonnements de tissus.

Je suis Athéna, Vénus, Clio, Léda, cygne de Zeus. Mon roi en rut m'attend, j'arrive, femelle gourmande.

Impatient, prêt à servir, préparé avec les mêmes préciosités. Il m'observe, soupèse mes envies.

Il s'écarte à mon approche. S'offre de suite. Attend. Je me coule face à lui, la main posée dans le léger écartement douillet de ses jambes. Moulant de la paume une bosse vivante, je trouve sous le rabat la pampille de la fermeture et tire maille à maille l'ouverture de l'étoffe tendue, réticente. par l'expansion de sa bandaison.

Sa main épouse la saignée de mon genou. Bouches stickées dans les ronronnements noyés de nos salives. Langues enroulées. Il me cherche. Je soulève difficilement le haut de son slip trop plein. Il me touche doucement le premier pli, je l'enserme pour sentir le battement puissant du flux qui le tend. L'épanouissement du dard, l'enflure de la bourse frisée, s'accélèrent. Je tiens au bout une fine peau luisante qui coulisse réticement pour dégager la tête turgescence. Je l'excite de mon ongle provoquant un premier soubresaut, déclenche la boucle de sa ceinture, éclipse la fermeture de sa ceinture et dégage la patte boutonnée. Son pantalon s'ouvre, dégoupillé sur son ventre musclé. Je force l'élastique incrusté dans sa peau qui marque une ligne crantée. Ecllosion brutale de l'homme. La pesanteur de mon encerclement découvre l'agate violine. Transformation superbe, délimitée en surplomb du bâton rouge grumeleux. Bulbe agressif. Sculpturale colonne prête à m'envahir.

Un léger battement de métronome rythme sa bandaison. Je me sens fluide. Lui, seulement parfumé d'ablutions préméditées, terminées d'un flot d'eau de toilette. Son odeur est trop parfaite ou l'éveil

de mes envies femelles change mes perceptions aux fragrances du mâle. Composantes d'un orgue à parfums qui envahissent mes narines.

Pas trop vite ; je le tiens pour longtemps et les voyages à venir sont infinis. Il ne faut pas perdre cette raideur par de hâtives gourmandises. Ses doigts canailles hésitent autour du point unique de l'interstice. Là, je serai défaite, livrée, rendue à merci. Ce salaud utilise toutes les armes pour toucher sans erreur.